
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le 29 mai 1999, la journée de printemps d'atlas intitulée « Il était une fois : traduire le conte » a eu lieu dans l'hôtel particulier et les jardins de l'Institut culturel italien à Paris. Le matin, des ateliers de traduction étaient animés par Pierre Deshusses (allemand), Joël Gayraud (italien), Liliane Hasson (espagnol de Cuba) et Lise Gruel-Apert (russe). L'après-midi, en séance plénière, Henriette Michaud, avec la participation du conteur Jean Porcherot, expliquait le passage « Du conte oral au conte écrit », Lise Gruel-Apert se penchait sur « Le conte populaire russe » et une table ronde, animée par Marie-Claire Pasquier, sur le thème « Traduire, adapter, publier les contes et légendes », regroupait Claire d'Aurélie, conteuse, Fabienne Fillaudeau, directrice de la collection « Domaine merveilleux » chez José Corti, Nathalie Haye, éditeur à l'École des loisirs, Elisabeth Motsch, traductrice et écrivain, Françoise du Sorbier, traductrice, spécialiste de la littérature populaire anglaise du XVIII^e siècle, Rose-Marie Vassallo, écrivain, traductrice de contes et de livres pour enfants.

Lise Gruel-Apert

Le conte populaire russe

Le recueil de contes populaires russes recueillis par Afanassiev vers le milieu du XIX^e siècle et publiés à partir de 1860, contient près de 600 contes. Il a donné lieu à plusieurs traductions en français, dont la mienne ; j'en ai traduit environ la moitié, soit près de 300 contes. Le recueil d'Afanassiev est le recueil le plus célèbre de contes populaires russes, mais pas le seul. Il en existe d'autres, mieux relevés sur le plan ethnographique, mais moins connus du public. La faveur du recueil d'Afanassiev tient à sa richesse, au choix judicieux des variantes, à la priorité accordée aux contes merveilleux, au style soutenu. Il est paru en traduction française chez Maisonneuve et Larose en 1988, 1990, 1992 ; une réédition en un seul volume vient de sortir.

Laissant provisoirement de côté les problèmes de traduction du dessin rythmique et prosodique du conte russe, je choisis ici de me limiter à l'étude de deux faits lexicaux : les mots *more et bog*. On aura ainsi une idée des difficultés rencontrées du fait de la présence dans le conte de faits géographiques, historico-culturels, linguistiques et étymologiques très anciens, dont l'appréhension est complexe.

Les deux mots, *more* / (la) mer sont très proches, car ils ont la même étymologie (français et russe étant également des langues indo-européennes). Les termes sont proches mais les sens sont assez divergents dans la langue des contes.

En effet, le paysan russe du XIX^e siècle (et même du XX^e) ne connaît pas ce que nous appelons, nous autres Français, la mer. Il ignore totalement l'eau salée avec la flore et la faune marines, et il appelle *more* toute étendue d'eau un peu vaste, lac, étang, retenue d'eau, fleuve en crue, inondation de printemps. Bien plus, il peuple toutes ces étendues, comme elles le sont dans

la réalité (dans sa réalité), d'une faune et d'une flore d'eau douce, brochets, écrevisses, grenouilles. Ainsi ce proverbe russe qui dit en employant le mot *more* « *Na to scuka v more, ctoby karas' ne dremal* » (« S'il y a un brochet dans la mer, c'est pour que le carassin ne rêve pas »).

On voit toute l'absurdité qu'il y aurait, en langue française, à mettre un brochet dans la mer ! Même si, au début du siècle encore, il existait des paysans du centre de la France qui n'avaient jamais vu la mer, la mer en tant que telle n'est jamais assez éloignée pour que chacun ne connaisse la différence entre flore/faune marines et flore/faune d'eau douce. Que doit donc faire un traducteur lorsque soudain, au détour d'un conte, il est question de grenouilles ou d'écrevisses évoluant dans la « mer bleue » (*sinee more*). En français, ceci est impossible. Il faut donc modifier. Un traducteur pressé ira au plus simple : gardant la « mer », il remplacera les écrevisses et les grenouilles par des crabes ou des huîtres, obtenant des « crabes dans la mer bleue » et commettant ainsi le plus remarquable des contresens sur le milieu naturel russe et sur la mentalité du paysan russe qui prend tout ce que nous appelons des « fruits de mer » pour une nourriture démoniaque, et ce seulement dans le meilleur des cas, c'est-à-dire quand il est au courant de leur existence ! Un traducteur expérimenté se posera des questions sur le sens exact du mot *more*, qu'il ne traduira pas automatiquement par « mer », mais de façon un peu vague par « lac », « eau », « onde » et il n'y aura alors aucun inconvénient à y loger des brochets.

Cependant, si l'on poursuit la réflexion et que l'on fait une recherche dans les dictionnaires étymologiques, on s'aperçoit que le sens ancien du signifiant indo-européen correspondant à *mer/more* était « le marécage », « le marais », « la mare » (ce qui transparait, du reste, dans les mots français cités). Autrement dit, la situation la plus ancienne est celle décrite dans le conte russe où dans *more*, il y a des écrevisses et des brochets. Ceci est une preuve supplémentaire du grand archaïsme des contes russes et du fait que les Indo-Européens furent un peuple continental, ignorant la mer en tant qu'étendue d'eau salée. Comme on le sait, une partie d'entre eux est restée sur place, tandis que l'autre s'est déplacée d'est en ouest jusqu'au bord de la vraie mer pour s'apercevoir, une fois là, que celle-ci était différente de ce qu'ils avaient connu jusqu'alors. On peut voir dans l'historique de ce mot et dans son utilisation par le conte, l'histoire, mais aussi les conceptions cosmogoniques d'un peuple migrateur.

Le mot *bog* est généralement traduit dans les dictionnaires par « dieu ». Or, on trouve dans la langue parlée et dans la langue des contes en particulier de nombreuses expressions avec *bog* où le mot *bog* ne peut être traduit par

« dieu » sans qu'il y ait contresens ou même non-sens comme dans l'expression *scastliv tvoj bog*, mot-à-mot « ton dieu est heureux ».

C'est ici que l'étymologie vient à notre secours : le mot *bog* est un emprunt au sanscrit, peut-être au vieil iranien. Dans la langue de l'Inde ancienne, *bhaga* signifie bonheur, prospérité, sort heureux, chance. Et, justement, de nombreuses expressions populaires sont un reflet de ce sens ancien et correspondent à un souhait de bonne chance, de fortune. Ainsi, *Idi s bogom* (mot-à-mot : « va avec dieu ») signifie « bon voyage », *bog s toboj*, « bonne chance » ; *scastliv tvoj bog*, « tu as de la chance », « tu es né sous une bonne étoile ». La langue française possède heureusement un grand nombre d'expressions pour souhaiter chance et réussite. Ce n'est que lorsque devant *bog* se trouve le mot *gospod'*, « seigneur », qu'il s'agit bien de la divinité chrétienne et que *Bog* signifie « Dieu » (et doit s'écrire avec une majuscule. Un historique se dégage ici aussi : si le mot *bog* a été utilisé à l'origine pour désigner une divinité de la prospérité, comme le supposent certains savants, il s'agissait d'une divinité païenne antérieure au christianisme et le mot (le signifiant) a été réutilisé par la suite pour désigner le Dieu de la religion orthodoxe.